This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

N. 9. 4.

The Marquis of Stafford.

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.
TOME SIXIEME.

A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME,
M. DCC. XLII.

xions cesserent. La premiere voix qu'il entendit fut celle de Mademoiselle de S. André, dont il n fut pas surpris ; mais un moment après, il en ou une qui le mortifia terriblement.

François II., quoique jeune, avoit des yeu comme un autre, & les charmes de Mademoisell de S. André ne leur échapperent pas. C'étoi lui qui avoit donné ordre à Mademoiselle de S André de se trouver où elle étoit, & Madam de la Noue qui s'étoit chargée du soin de l'en a vertir & du reste, avoit fait écrire le billet par u de ses fils, si expert dans la profession de sa Mere que son adresse fut recompensée quelque-tems a près d'un Prieuré de cinq ou six mille livres de ren te. Le Prince, étendu sous un lit où il se divei tissoit très-mal, en avoit un peu levé le soubassement qui étoit du côté de sa tête, tant pour faire entrer de l'air, car il étouffoit, que pour en tendre plus facilement ce que diroient les Galan qu'il vouloit surprendre ; mais, quand il ouït l voix du Roi, il le rabaissa bien vîte, & eut peu d'être surpris lui-même. Il étoit soupçonné d vouloir par force s'emparer du Gouvernement d l'Etat, & peut-être n'en étoit-il pas soupçonné tort. S'il eût été surpris caché si près de la pe sonne du Roi, à une heure si indue, & son épé hors de sa ceinture, ses ennemis lui eussent fa un crime capital de son entreprise amoureuse. I billet dont on l'eût trouvé saisi, eût mêm contribué à le rendre criminel. On eut vû pa là, qu'il savoit où le Roi se devoit trouver se & sans défense ; & les Guises, à qui il faisoit c brage ; n'eussent pas manqué de faire dire que c toit un lieu très-propre à exécuter les méchans d seins qu'il pouvoit avoir. Ces considerations aiant roulé dans l'esprit, sa prudence vint au cours de son amour ; mais elle s'en avisa un p tard. Il se repentit de s'être si légerement eng

de Saint-André & le Prince de Joinville qui de moment à autre remercioient la fortune qui leur procuroit une occaſion d'accabler de honte la plus dangereuſe ennemie qu'ils euſſent, auroient cru faire une faute irréparable, s'ils avoient manqué leur coup pour le vouloir trop précipiter. Le Duc de Guiſe avoit mis lui-même un eſpion dans un endroit d'où il étoit impoſſible que perſonne entrât dans la chambre des Métamorphoſes ſans qu'il s'en apperçût; & pour lui, on ne le pouvoit voir. Le Duc qui étoit ſûr de ſa fidélité, lui apprit qu'un Amant y avoit donné rendez-vous à ſa Maîtreſſe, ſans lui dire quelles gens c'étoient. Il lui promit de prendre un ſoin particulier de ſa fortune; & lui commanda de les obſerver, & de ne pas ſortir du lieu où il le mettoit, qu'il ne lui envoyât de ſes nouvelles par un homme qui pour ſignal lui demanderoit un diamant qu'il lui laiſſoit. L'eſpion qui ne manquoit pas d'eſprit, & qui ſavoit que l'emploi qu'on lui donnoit, étoit une des voyes par où l'on s'avançoit le plus facilement à la Cour, promit au Duc de faire ponctuellement ce qu'il ſouhaitoit de lui. Les choſes en cet état une heure ſonne. Le Maréchal de S. André repréſente au Duc que ſouvent on ne ſe trouve pas à un rendez-vous juſtement à l'heure qu'on a priſe; que le deſſein qu'ils avoient, avorteroit infailliblement, ſi par malheur ils l'exécutoient un moment plutôt qu'il ne falloit; & lui conſeilla d'attendre encore une demi-heure, pour avoir le plaiſir de ſurprendre l'Amirale en flagrant délit. A une heure & demie on envoya un homme à l'eſpion, qui d'abord lui demanda le diamant que le Duc lui avoit laiſſé, pour lui faire voir qu'il ne venoit pas à fauſſes enſeignes, & s'informa enſuite ſi les deux Amans étoient entrez. L'eſpion lui répondit qu'il y avoit long-tems, & le député en alla porter la nouvelle au Duc de Guiſe.

L'heure

& dans une conjoncture ſi fâcheuſe. Il prétendoit n'avoir jamais mérité qu'elle prît ſoin de ſa vie, ou croyoit le mériter toujours; & s'il ne lui avoit point rendu de ſervices pour attirer ſa bonté, il lui avoit encore moins fait de déplaiſir pour la perdre. Cependant un procédé ſi différent du premier avoit quelque choſe de bien ſurprenant. Il reprit cette lettre qu'il avoit jettée ſur ſa table, & la lut une ſeconde fois. Il n'y trouva pas un mot, qui ne lui parût très-offenſant. Il la plia de pluſieurs façons, pour voir s'il n'y avoit point quelque miſtere; car étant accuſé d'être Criminel d'Etat, il étoit dangereux d'expliquer trop ouvertement les ſentimens favorables qu'on avoit pour lui. Il chercha tant, qu'à la fin il trouva ce qu'il cherchoit. Cette lettre, à la lire comme on a accoutumé de lire toutes les autres, étoit ſans doute fort deſobligeante ; mais à n'en lire que la moitié, c'eſt-à-dire après en avoir lû la premiere ligne ſauter la ſeconde, la quatriéme, la ſixiéme, & ainſi du reſte, il trouva qu'elle étoit conçue en ces termes :

Croyez-moi, Prince, préparez-vous à vous défendre. Qui vous veut perdre, eſt plus coupable que vous. Ceux qui vous ont rendu ſi criminel, étoient ſubornez. Je prens trop d'intérêt en votre vie, pour vouloir vous taire un

poſition, pour avoir un prétexte favorable de ſe faire accompagner de la Maréchale de Saint-André, & tout avoit réuſſi comme elle ſouhaitoit ; car le Mari de la Dame, loin d'y apporter le moindre obſtacle, avoit témoigné beaucoup de joye de l'honneur que ſa Femme recevoit. Le Prince aiant envoyé un Gentilhomme à la Reine, pour lui remontrer que les forces n'étoient pas égales, où elle l'attendoit, & pour la prier d'avoir la bonté de ſe vouloir trouver à un petit Village qui eſt entre Montleheri & Brétigni, où la bonne-foi ne pouvoit être violée, elle partit pour s'y rendre accompagnée de cinquante Gentilshommes, & du Chancelier de l'Hôpital, qui étoit dans ſon caroſſe avec la Maréchale de S. André. De ſi loin que le Prince & l'Amiral l'apperçurent, ils allerent au-devant d'elle, & quand ils en furent aſſez près pour ſe faire remarquer, ils mirent pied à terre, & n'oublierent rien de ce qu'ils devoient à la Mere de leur Roi. Quoique la Maréchale & le Prince euſſent une égale impatience de ſe voir, ils ne ſe parlerent point ; mais, quand on s'aime, on trouve aſſez de moyens de ſe faire entendre, & ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les yeux ſont les interprétes de l'amour. Le Chancelier, à qui la Reine ordonna d'expliquer ſes intentions, fit pluſieurs propoſitions de paix : mais, ſoit que le Prince ne ſe fût trouvé là, que pour voir la Maréchale, ou que ſon eſprit préoccupé ne ſe poſſédât pas aſſez pour réſoudre une affaire ſi importante, il ne s'accommoda point de tout ce qu'on lui propoſa. L'Amiral perſuadé que pendant la paix on n'auroit pas pour lui les mêmes égards que pour le Prince, & d'ailleurs aiant été ſecrettement averti qu'on parloit d'envoyer ſa tête ſur un échafaut, fit des propoſitions à ſon tour, mais ſi déraiſonnables qu'on jugea bien dès-lors, qu'il avoit éventé les deſſeins que l'on formoit contre ſa perſonne, & que ſi le

Prin-

Volage Prince de Noisy !
Vous, que mon cœur a mal choisi
Pour une constance éternelle,
Est-ce le tems d'être infidelle,
Quand un Géant affreux, de sang tout cramoisi,
Me fait une guerre cruelle?
Volage Prince de Noisy!
Ingrat que vainement j'appelle,
Que mon cœur vous a mal choisi!

A ces mots, d'un torrent de larmes,
(Ressource des vœux opprimez,)
La douleur inonda ses charmes,
Et ses yeux furent abîmez.
Trois fois l'éclat de son visage
En parut réduit aux abois,
Et son pouls s'arrêta trois fois,
Quand du fond d'un autre bocage,
Tout-à-coup sortit une voix.

Son ame entiere, revenue
De ses premiers soûpirs,
Fut attentive aux chers accens
De cette voix jadis connue.

Cette voix disoit: Belle Alie,
Dont mon cœur asservi porte en tous lieux les traits,
Cessez par d'injustes regrets
De m'accuser de perfidie.
Pouvez-vous croire que j'oublie
Tant de tendresse & tant d'attraits?

Adora-

Adorable & conſtante Alie,
Que mon cœur a ſi bien choiſie,
Faites pour moi d'autres regrets:
Du deſtin malgré les arrêts,
Ce cœur par-tout vous a ſuivie.
Je vous aime plus que ma vie,
Et mille fois plus que jamais.

A ces mots, ſurpriſe, allarmée,
Mais d'un nouvel eſpoir charmée,
Elle parcourut à grands pas
Le lieu d'où cette voix aimée
Venoit de lui marquer d'une ardeur animée
Des mouvémens ſi pleins d'appas.
Que fais-tu? Montre-toi, cher objet de ma flâme,
Dit-elle: montre-toi, viens conſoler mon ame.
Quoi! d'un Amant ſi cher & ſi tendre autrefois
Ne reſteroit-il que la voix?
Pourquoi d'une recherche vaine
Me fatiguer dans ce boſquet?
Pourquoi te refuſer au penchant qui m'entraîne?
Pourquoi me fuir? pourquoi redoubles-tu ma peine?
N'es-tu donc plus qu'un Perroquet?

Alors, d'une inutile quête
Le deſeſpoir & le chagrin
Menerent ſa raiſon bon train,
Et l'amour lui tourna la tête.
Pleine de vapeurs & d'ennuis,
Elle ſe crut, avec ſon avanture,
Au beau milieu des mille Nuits;

Car

mencerent à lui en dérober la vûë. Il quitta ce rivage, & s'avança le plus qu'il put dans les terres, ſans y trouver d'habitations. Il s'arrêta dans un bois où il fit mauvaiſe chere, & paſſa la nuit comme il put. Dès que le jour parut, ſon premier deſſein fut de chercher quelque chemin qui le ramenât à la Cour de ſon Pere, ne doutant point que la Princeſſe ſa Sœur n'eût beſoin de ſa préſence; mais il ne put s'ôter de l'eſprit qu'elle ne fût dans cette Iſle. Cette imagination lui parut auſſi ridicule que la premiere fois qu'elle s'étoit préſentée à lui. Cependant il revint au bord de la mer, s'y promena quelque tems; & comme il vouloit remonter ſur ſon rocher pour mieux voir cette Iſle agréable, il ne trouva plus le ſentier qui l'y avoit conduit le jour précedent. Il tournoit au pied du rocher pour en trouver quelqu'autre, quand il entendit de l'autre côté la plus belle voix du monde. Il jugea d'abord que c'étoit la voix d'une femme. Il paſſa par des endroits dangereux & difficiles, pour parvenir où il entendoit toujours chanter (car ce rocher s'avançoit dans la mer.) Enfin, après en avoir fait preſque le tour, il deſcendit dans un terrain plus uni, & jugea qu'il n'étoit qu'à huit ou dix pas de la perſonne qui chantoit. Cependant il ne la voyoit point. Il lui parut qu'elle étoit cachée derriere un autre recoin du rocher. Il s'y avançoit avec beaucoup d'empreſſement, & avec le moins de bruit qu'il lui étoit poſſible, lorſqu'il vit auprès de l'endroit où il vouloit aller, la peau de quelque grand poiſſon fraîchement étendue ſur le ſable. Cet objet lui donna de l'horreur. Il fit quelque bruit en ſe retournant pour éviter cette vûë deſagréable, & dans le moment il entendit ſauter quelque choſe dans la mer. Cela le fit retourner, mais il ne vit plus cette peau. Alors il s'avança vers le lieu où il avoit entendu chanter, il n'y trouva perſonne; & ſa ſurpriſe redoubla bien

à couvert. Il n'en connoiſſoit point de plus commode que la Grotte des Bains. Elle lui parut éclairée d'un grand nombre de lumieres; & quand il en fut près, il entendit la même voix qu'il y avoit déja entendue deux fois. Il ſe coula le plus doucement qu'il put juſques à l'entrée de la Grotte. Il s'arrêta tout court, tant il eut peur d'interrompre les accens de la plus belle voix qu'il eût jamais entendue. Il étoit ſi près de celle qui chantoit, & tellement attentif aux paroles de ſon chant, qu'il n'en perdit pas un mot. Les voici:

Prince, pour qui je ſens les traits d'un feu nouveau,
Si vous ne voulez pas qu'un mauvais ſort l'éteigne,
Donnez-moi quelques coups de Peigne,
Quand vous me trouverez dans l'eau:
Et quoique rien ne ſoit plus beau
Que mon éclat quand je me baigne,
Si vous m'aimez, brûlez ma peau.

Des paroles ſi flateuſes pour ſon eſpoir, & cependant ſi obſcures & ſi myſtérieuſes, augmenterent tellement ſa curioſité, qu'il entra bruſquement dans la Grotte, bien réſolu pourtant, s'il y trouvoit la Chanteuſe, de n'exécuter que la moitié de ſes volontez, & de ne faire que la peigner bien délicatement, & non pas de lui brûler la peau, qui devoit être la plus belle du monde, puiſqu'elle le diſoit. De plus, il avoit un preſſentiment que ſa Divinité de l'autre jour pourroit bien être cette même Chanteuſe.

On ne chanta plus d'abord qu'il fut dans la Grotte. Elle étoit éclairée d'une infinité de lumieres placées dans des gaines d'ébène garnies d'or, comme étoit la cuve, & toutes les bougies avoient chacune la forme d'un couteau ſortant à moitié de la gaine. Cette ſorte d'illumination le ſurprit; mais il le fut bien plus quand il vit la cuve enveloppée

que ſervice. Le Druïde confia à Poinçon le Taliſman qu'il portoit au doigt, & le chargea de rapporter en toute diligence ce qu'il trouveroit au milieu de l'or liquide & des pierreries qu'il avoit ſi long-tems gardées ſans les voir. Il ne fut qu'un moment à revenir, & rapporta un Couteau d'une médiocre grandeur. Il étoit éblouïſſant par l'éclat dont ſa lame brilloit: il étoit à deux tranchans, & la pointe en paroiſſoit fort aiguiſée. Le Druïde le prit des mains du petit Poinçon avec quelque ſorte de reſpect, & le mettant entre celles de ſa Fille; Voilà, lui dit-il, l'Oracle qui vous inſtruira de la deſtinée de celui que vous regretez. Je veux que vous ſoyez convaincue par vous-même, qu'il n'y a point de ſupercherie dans cette épreuve. Appuyez doucement la pointe de ce Couteau ſur l'endroit le plus uni du piedeſtal de la ſtatuë; les caractères qu'il y tracera, conduiront votre main, & ſatisferont votre curioſité. Dès que la pointe du Couteau toucha à la pierre, elle ſe mit à écrire avec rapidité, & puis tout-à-coup s'arrêta. Alors Alie lut ce qui étoit écrit. Elle le relut trois ou quatre fois pour être plus certaine de ſon malheur, & pour s'affermir dans la réſolution de n'y pas ſurvivre. Les Oracles parlent d'ordinaire en vers. Voici ceux du Couteau:

La Seine vît près de Poiſſi,
Par une funeſte avanture,
La fin, ſans voir la ſépulture,
Du pauvre Prince de Noiſi.
Mais vous, qui pleurez une perte
Que vous feriez bien d'oublier;
Puiſqu'elle eſt enfin découverte,
Ne vous en prenez qu'au Bélier.

Le premier mouvement de la belle Alie fut de ſe percer de ce même couteau qui venoit de lui appren-

Qui toutes deux de l'Italie
Furent autrefois l'ornement,
N'eurent jamais rien d'approchant,
Ni d'égal aux charmes d'Alie.
Malgre tout ſon abattement
Elle eût même de Ferandine
Effacé la beauté divine;
Non, quand ſoumiſe à tant de maux
Elle habitoit ſa peau marine,
Mais, quand brillante ſur les eaux
Dans cette ſuperbe masbine
On la prit pour Venus ſortant du ſein des flots.
Tout cela n'eſt que bagatelle.
Mais pour moi, qui de tous les goûts
Ai, comme vous ſavez, le goût le plus fidele,
Je me ſerois mis à genoux,
Pour rendre hommage à cette Belle;
Car je l'aurois priſe pour vous.

Cette Belle donc ſe rendit avec ſon Pere au pied de la ſtatue, tout y étoit préparé pour la ſcène qu'on avoit méditée. Un vaſe, enrichi de gros diamans, contenoit une liqueur encore plus précieuſe, puiſque c'étoit cet or liquide dont on avoit promis au Bélier de lui dorer les cornes & les pieds. Ce fut alors que le Druïde donna les dernieres inſtructions à ſa Fille; mais ce ne fut qu'après lui avoir mis ſa bague à la main gauche, & dans la droite ce Couteau redoutable de la Magicienne. Alie, lui dit-il après l'avoir armée, je vous quitte, car je ne ſuis plus à l'épreuve des enchantemens, depuis que je n'ai plus le Taliſman que je vous laiſſe: vous n'avez rien à craindre de Merlin, quelques efforts qu'il faſſe pour vous nuire. Souvenez-vous ſeulement de ce que je vais vous dire. Dès que le Bélier paroîtra, cachez le Couteau, & ne lui montrez que le Vaſe que vous tiendrez: il ne l'aura pas plutôt vû, qu'il s'en approchera ſans

aucune

femme de bonne mine, & qui portoit ſi bien ſon âge, qu'elle ne paroiſſoit pas avoir quarante ans, quoiqu'elle en eût bien quatre cens. Elle avoit une andrienne de velours cramoiſi, ſemée par-tout de gaines en broderie d'or. Donnez, dit-elle au Druïde, le ſoin de cette voiture à quelqu'un qui vous en réponde; elle pourroit vous être de quelque ſecours dans l'embaras où je ſais que vous êtes. Je ne l'ai connu que par hazard aujourd'hui; & j'ai vû en examinant mes livres, que ce que je cherche, n'eſt pas loin d'ici. Il n'y a que ſept minutes que je ſuis partie de Moulins: peut-être aurois-je prévenu le funeſte accident qui vous eſt arrivé, ſi j'avois découvert plutôt ce que j'ai ignoré ſi long-tems. Mais allons nous repoſer dans votre Palais. Le Druïde aiant appellé Poinçon, qui par reſpect ſe tenoit à l'écart, lui commanda d'un air ſévere de conduire le chariot au cabinet des Veſtales, & de le garder. En entrant dans le ſalon du Palais, la Mere aux Gaines fut frappée des caracteres que le Couteau avoit tracez. Elle en treſſaillit, & s'arrêtant tout court: Que vois-je! dit-elle, & par quelle avanture mon précieux Couteau s'eſt-il échapé des mains du perfide Merlin, pour venir vous conſoler de votre malheur dans un langage inconnu au reſte des mortels? Le Druïde émerveillé, ſans pourtant lui revéler l'avanture de ſon Couteau, la ſupplia de lui expliquer ces paroles, puiſqu'elles ſembloient le regarder. Voici, dit la Mere aux Gaines, leur explication:

Ne craignez rien pour votre Alie,
Tant que vous aurez ſon Berceau.
Gardez votre Bélier de l'eau,
Et je vous réponds de ſa vie.

Le docte M... nous aſſure qu'à cette explication le Druïde devint plus pâle que la fraiſe de la Mere

toit trouver bien des choſes en un moment. Cependant il ne s'étoit point trompé. Il n'eut pas de peine à deviner qui elle étoit.

Il paſſa la journée dans ce bocage, comme il lui plût; & la nuit étant venue, il y laiſſa ſes chévres, & s'avança dans la plaine pour y faire quelque découverte.

Plus il alloit en avant, moins il ſavoit où il alloit. Il eût erré long-tems de cette manière, ſi un éclat ſoudain de lumiere ne lui eût fait découvrir une grande Maiſon platte, à deux cens pas de lui. Cette lumiere étant diſparue, il ne laiſſa pas de parvenir, en tâtonnant, à cette Maiſon. Il ne douta point que ce ne fût celle de la Sorciere; & ne jugeant pas à propos de ſe préſenter à la porte, il grimpa ſur le toît le plus doucement qu'il put.

Elle n'étoit couverte que de paille; & aiant prêté l'oreille quelque tems ſans rien entendre, il écarta le plus délicatement qu'il put, la paille de l'endroit où il étoit, & par l'ouverture qu'il venoit de faire, il vit l'horrible Dentuë qui, en marmotant quelques mots barbares, jettoit des herbes & des racines dans une grande chaudiere qui étoit ſur le feu. Elle remuoit tout cela en rond avec une dent qui lui ſortoit de la bouche, & qui avoit deux aunes de long. Après qu'elle eut quelque tems tourné toutes ces drogues, elle y jetta trois crapaux & trois chauves-ſouris, & ſe mit à dire:

Par mon Chapeau, par ma Jument,
Par ma fureur, par ma malice,
Achevons cet enchantement.
C'eſt pour déplumer mon Amant,
Qu'il faut que mon pouvoir s'uniſſe.

Son Amant? grands Dieux! s'écria Tarare; il faut que ce ſoit quelqu'un de ces monſtres qui m'ont voulu arrêter dans le bois. Cependant la Sorciere mettoit

dirois que votre ſincérité m'eſt un peu ſuſpecte: je me connois, & je ſais que je n'ai qu'autant d'agrément qu'il en faut pour n'être pas abſolument laide. Mais, puiſqu'une prévention ſi favorable pour moi vous aveugle, je n'ai garde de vous ouvrir les yeux ſur mille défauts que j'ai, & que je voudrois ne pas avoir pour être digne de ce que vous dites, & de ce que vous m'aſſurez que vous penſez.

Il ſe dit pluſieurs choſes fort tendres de part & d'autre ſur cette conteſtation, dont ſe paſſera fort bien le Lecteur, qui d'ordinaire faute autant de ces converſations qu'il en trouve, pour arriver promptement à la fin du Conte.

La nuit arriva bien-tôt après leur repas. Fleur-d'Epine qui n'avoit fait que dormir toute l'après-dînée, auroit bien voulu ſe remettre en chemin.

L'innocence de ſes ſentimens, le reſpect de celui qui l'accompagnoit, & la coutume, ſembloient ſuffire pour lui mettre l'eſprit en repos. Cependant, comme elle étoit délicate ſur la bienſéance, elle crut qu'il y en auroit plus à voyager tête à tête, qu'à reſter enſemble toute la nuit. Mais elle étoit embaraſſée pour Tarare, qui vraiſemblablement avoit beſoin de repos. Il connut ſa penſée, entra dans ſes ſentimens, & l'aiant fort aſſurée qu'il n'étoit pas aſſez lâche pour dormir auprès d'elle, ils ſe remirent en chemin, dans l'eſpérance d'arriver chez l'illuſtre Serène à la pointe du jour.

L'harmonie de Sonante ſurprit & charma tout ce qui ſe trouva ſur leur paſſage. Dans les bois qu'ils traverſoient, les oiſeaux trompez par l'éclat du Chapeau, croyoient ſaluer le jour naiſſant, lorſqu'ils répondoient au ſon agréable des ſonnettes d'or.

Les coqs des villages croyoient de même chanter pour l'aube du jour, & reveilloient les pauvres Laboureurs qui venoient de s'endormir, pour retourner vîtement à leur travail.

Mais Fleur-d'Epine n'avoit qu'à ôter le Chapeau

plus beau préſent que puiſſe fournir le Royaume de ſon Pere, en lui donnant le plus bel Oiſeau du monde. Qu'il ſeroit heureux, continua la flateuſe Sorciere, de faire les délices de ce qu'il y a de plus beau dans l'Univers; & parmi les mortels, qui ne changeroit de condition avec un Perroquet qui ſeroit chaque jour à portée de voir des tréſors que des Belles ne cachent point à des oiſeaux?

Qu'elle ſavoit bien à qui elle parloit, l'inſinuante Dentuë! J'en étois ſi tranſporté, qu'elle n'eut qu'à me tendre le poing en achevant de parler; j'y ſautai le plus légerement que je pus.

Il ne s'en fallut de rien que cet empreſſement ne me fût auſſi funeſte qu'il étoit grand. Je vis ſes regards changez dans le moment qu'elle m'eut en ſa puiſſance; ſes yeux parurent étinceller: elle me ſerra les pattes d'une main, & me porta deux fois l'autre au cou, pour me le tordre. Je ne comprenois rien à ce tranſport; mais je n'ai pas eu de peine à l'entendre, quand la Baguette de Serène nous a fait voir l'horrible Dentuë cachée ſous cette figure.

Elle réſiſta donc, heureuſement pour moi, aux premiers mouvemens que la vengeance ou la fureur lui avoit inſpirez. Il convenoit à ſes deſſeins de m'épargner; cependant elle mit bon ordre que je ne puſſe échaper juſqu'à notre arrivée dans cette Cour. Ce jour fut le commencement de mon bonheur. Mes yeux de Perroquet ſoutinrent l'éclat fatal de ceux de l'adorable Luiſante; & par un charme qui m'étoit inconnu, des gens qui n'auroient oſé la voir à cinquante pas, n'avoient qu'à me prendre pour la regarder tout à leur aiſe. Je ne veux point ici parler des tranſports de joye que je ſentois aux innocentes careſſes qu'elle me faiſoit. Mille occaſions dont je tairai les circonſtances, me tinrent ce que la Sorciere m'avoit promis. Ce fut

ſous

Régions céleſtes tout ce que l'eſprit humain eſt capable d'en apprendre.

Bien-tôt il eut atteint la perfection preſque inacceſſible de ce travail merveilleux, où les races futures virent tant d'eſprits ſolides devenir viſionnaires, & tant de ſolides tréſors diſſipez, pour courir après un bien imaginaire.

L'accompliſſement de cet ouvrage ne lui laiſſa rien à ſouhaiter. Il convertiſſoit à ſon gré tous les métaux en or; & les Puiſſances inviſibles répandues dans les airs, obéïſſoient à ſes commandemens. Il ſe fit, par leur miniſtere, un Palais dans le milieu de cette montagne, où les choſes mêmes du plus vil uſage éclatoient par l'or, ou brilloient par les pierreries.

Ce fut dans cette nouvelle habitation que je vins au monde. L'année d'après ma Mere y mit une ſeconde Fille. J'eus l'inclination de mon Pere pour les ſciences; ma Sœur eut celle de ma Mere avec ſa beauté. Mais toute merveilleuſe que fût la retraite où nous étions, ma Mere auſſi-bien que ma Sœur s'ennuyerent de la ſolitude: l'une vouloit revoir un Pays qui lui avoit donné le jour: l'autre ſouhaitoit de faire un tour dans ces plaines délicieuſes, ſituées entre le Tygre & l'Euphrate, que ſon Pere avoit abandonnées pour le déſert où elle ſéchoit d'ennui.

Il s'en apperçut; & malgré toutes les façons qu'elles firent pour ne le pas quitter, ma Mere partit pour la Circaſſie, où ma Sœur l'accompagna, beaucoup plus contente qu'elle ne le parut en nous diſant adieu.

L'argent ne coûtoit rien à un homme qui poſſédoit le ſecret dont il étoit maître; & l'équipage magnifique avec lequel elles arriverent dans le Pays de ma Mere, étoit digne de la premiere fortune de ſon Epoux.

Le

Le Roi de Circaſſie n'eut pas plutôt vû ma Sœur, qu'il la trouva digne d'une préférence glorieuſe ſur toutes les Circaſſiennes. Les plus belles furent au deſeſpoir de voir qu'une étrangere venoit leur enlever un cœur qu'elles s'étoient vainement diſputées : les unes en ſécherent d'envie, les autres en créverent de dépit ; mais ma pauvre Mere en mourut de joye.

Mon Pere apprit ces deux nouvelles à la fois, & les reçut en vrai Philoſophe. Pour moi, j'avoue que la joye de l'une m'aida beaucoup à me conſoler de la douleur de l'autre. Je ne ſongeai plus qu'à me perfectionner dans les ſciences, où je faiſois aſſez de progrès, & dont je ſentois augmenter le goût, à meſure que je me ſentois acquerir de nouvelles lumieres.

Enfin mon Pere, après m'avoir communiqué toutes celles dont mon eſprit étoit capable, voulut bien ſe laiſſer mourir, pour chercher dans l'autre monde ce qu'il n'avoit pu découvrir dans celui-ci : il ſe laiſſa, dis-je, mourir ; car avec les ſecrets qu'il avoit, il n'auroit tenu qu'à lui de vivre tant qu'il eût voulu.

J'héritai de ſes tréſors & d'une partie de ſes connoiſſances ; mais de tous ſes dons, cette Baguette que vous voyez, eſt infiniment le plus précieux. Elle eſt compoſée de l'aſſemblage de toutes les vertus ſecrettes des mineraux & des taliſmans. Par elle je commande aux élémens, je découvre la vérité de tout, une partie de l'avenir m'eſt préſente, & je rappelle tout le paſſé. Mon Pere m'avoit défendu de monter juſques au haut de la montagne que nous habitions. Cette curioſité que je n'avois jamais eue devant, me vint tourmenter au moment qu'il me l'eut défendu ; & dès qu'il eut les yeux fermez, je la ſatisfis.

Ce

Ainſi, Seigneur, Tarare n'eſt pas ſi mal marié que vous l'avez cru ; car quelque empreſſement que Fleur-d'Epine ait de voir regner un homme que l'amour parfait & l'inviolable fidélité en rendent digne, elle trouvera ſes Etats paiſibles à ſon arrivée; ſa Mere & ſes Sœurs moins tranquilles par l'impatience de recevoir une Fille & une Souveraine qu'elles avoient cru perdue ; & tout le peuple, à ſon ordinaire, avide de ce changement, n'aura pas de peine à combler de ſouhaits & de bénédictions une Reine faite comme Fleur-d'Epine.

Le recit de Serène ne fut pas plutôt fini, que le Calife s'étant embaraſſé dans quelques complimens à Serène, & quelques excuſes à Fleur-d'Epine, on vint l'en dégager, en lui diſant qu'on avoit ſervi.

Le feſtin fut le plus ſuperbe qu'on verra jamais; mais il parut d'une ennuyeuſe longueur à deux Princes qui ne ſe repaiſſoient que de tendres regards.

Enfin l'heure tant ſouhaitée arriva. Le Dieu de l'Hymen alluma tous ſes flambeaux pour éclairer Phénix à l'appartement de Luiſante, où le Calife leur donna le bon ſoir; & dans celui qu'on avoit préparé pour Fleur-d'Epine, il ne tint qu'au plus fidéle de tous les Amans d'être le plus heureux de tous les hommes.

L'aurore étoit arrivée long-tems avant la fin de ce Conte; mais Dinarzade s'étoit moquée de ſon éclat naiſſant, & le Sultan moins preſſé cette fois de prendre ſa place au Conſeil, avoit trouvé bon que le ſoleil ſe levât avant lui. La Sultane étoit, comme on a vû dans le commencement de ces recits, la plus belle Sultane qui fut jamais. Il tournoit paſſionnément les yeux vers elle, tandis que le premier Viſir s'en alloit avec ſon ſceptre. On eût dit qu'il ne l'avoit jamais vûe, tant il paroiſſoit éperdu, en examinant tous les charmes de ſon viſage, & conſidérant qu'avec toutes ſes beautez elle avoit l'eſprit orné de Contes Arabes. Il ſe leva d'auprès d'elle,

ELEONORE D'YVRÉE,

OU LES

MALHEURS DE L'AMOUR,

PAR

MADEMOISELLE

BERNARD,

AUTEUR DU COMTE

D'AMBOISE.

cuſerois pas ſi facilement, lui diſoit-elle; mais enfin je vous pardonne tout. L'abſence a encore ajouté quelque choſe à mes ſentimens. Quelle autre ſureté voudriez-vous de ma conſtance? Je vous aſſure que tant que vous ne m'apprendrez pas ce que c'eſt qu'être infidéle, je ne le ſaurai point.

Ils prirent des meſures pour s'écrire. Ce commerce leur donna encore plus d'eſtime l'un pour l'autre, & forma entre eux une liaiſon d'eſprit & de ſentimens dont ils goûtoient tout le charme, lorſqu'il arriva du changement dans la fortune d'Eléonore.

Le Comte de Retelois qui avoit pris le Fils du Marquis d'Yvrée en ſa protection, demeura veuf, & ſans enfans. L'amitié qu'il avoit toujours eue pour ce Marquis, ſe répandoit ſur ſa famille: il avoit donné des Biens conſidérables à ſon Fils, & il lui demanda ſa Fille en mariage. Quoiqu'il eût vû le portrait d'Eléonore, que la Comteſſe de Tuſcanelle avoit envoyé au jeune d'Yvrée, & qu'il en eût été touché, il ſongeoit particulierement à épouſer en elle la Fille d'un ami malheureux; auſſi le Marquis d'Yvrée en reçut la propoſition comme une grace.

Le mariage fut réſolu; & l'âge du Comte de Retelois ne lui permettant pas d'entreprendre un long voyage, il ſe remit ſur le jeune d'Yvrée du ſoin de faire conſentir Eléonore à partager ſa fortune, & de l'amener à Retel. Le jeune d'Yvrée partit; & comme il lui étoit important de ne ſe pas faire connoître, il prit le nom de Baron d'Hilmont, & ne ſe déclara d'abord qu'à la Ducheſſe. Il lui dit enſuite, qu'il venoit la décharger du ſoin de la Fille du Marquis d'Yvrée. C'étoit la délivrer d'un embaras, que de retirer d'entre ſes mains une perſonne qu'il étoit dangereux de protéger; auſſi elle apprit avec joye le deſſein qui l'amenoit. Elle fit appeller Eléonore pour lui dire que ſon Frere étoit

vivant,

ſuivre l'Empereur; & elle ſentoit ſi vivement ce plaiſir, qu'elle étoit inſenſible à tous les autres.

Le Comte de Retelois n'avoit point encore épouſé Eléonore, quoiqu'en la voyant il ſe fût beaucoup confirmé dans le deſſein de l'épouſer. Il ne la regardoit plus comme une Fille malheureuſe dont il pouvoit en partie rétablir la fortune, mais comme une Perſonne adorable qui pouvoit lui faire à lui-même tout ſon bonheur.

Une langueur fâcheuſe avoit ſuccédé à la maladie d'Eléonore. Elle en avoit de la joye, parce que ſon mariage en devoit être retardé. Quoiqu'elle y fût réſolue, c'étoit comme à une choſe inévitable qu'elle reculoit autant qu'il lui étoit poſſible. Le Comte de Retelois ne vouloit point lui marquer un empreſſement de l'épouſer, qui lui auroit paru tyrannique, plutôt qu'amoureux. Il ne s'appliquoit qu'à lui plaire; & n'étant pas d'un âge à s'en faire aimer, il tâchoit au moins de la mériter par ſon reſpect & par ſes ſoins.

Le Roi de France paſſa par Retel, avec la Princeſſe Adelaïde ſa Fille, & toute ſa Cour. Le Comte de Retelois le fit entrer dans les raiſons de ſon mariage avec Eléonore, & dans celles qu'il avoit de ne la pas laiſſer connoître pour ce qu'elle étoit; de-ſorte que ce Prince voulut bien aider lui-même au déguiſement. Il alla lui faire viſite, auſſi-bien qu'à la Sœur du Comte. Eléonore fut trouvée très-aimable malgré ſon abbattement & ſa pâleur. Les Dames qui avoient accompagné le Roi & la Princeſſe, ne la regarderent pas indifféremment. Celles qui n'avoient plus de prétentions, la louerent avec excès; & celles à qui ſa beauté donnoit de la jalouſie, en firent l'éloge en ne la louant pas.

Mouzon étoit ſi peu éloigné, qu'on ne craignit point de lui propoſer d'en faire le voyage, & il ne lui étoit pas aiſé de refuſer d'y aller. Même le Comte

Comte de Retelois aida à l'y diſpoſer. Les plaiſirs devoient achever la guériſon de cette belle Perſonne, dont il avoit tant d'intérêt à ſouhaiter la ſanté. Elle accepta le parti, non pas comme un divertiſſement, mais comme une choſe indifférente. Cependant elle ſongea que le Duc de Miſnie pourroit être avec l'Empereur. Cette penſée lui donna quelque joye; mais ce n'étoit point une joye pure, comme elle l'auroit été autrefois. Elle penſa que peut-être elle le verroit ſans lui parler, & que ſi elle lui parloit, ce ne ſeroit que pour lui dire un éternel adieu. Quelle converſation, que même elle prévoyoit qu'elle feroit ſcrupule de lui accorder!

Elle étoit toujours ſurpriſe du ſilence de ce Duc, & inquiéte de celui de Matilde, qu'elle croyoit cauſé par une indiſpoſition, comme on le lui avoit dit. Elle étoit bien éloignée de la ſoupçonner de pouvoir jamais manquer à l'amitié; & rien ne la troubloit de ce côté-là. Si-tôt qu'elle avoit eu la force d'écrire, elle avoit envoyé une troiſième lettre à Matilde, & ce n'avoit pas été ſans lui parler du Duc de Miſnie; mais cette lettre n'étoit arrivée à Bamberg, que depuis le départ de Matilde pour Mouzon, & ne lui avoit point encore été rendue.

La parfaite reſſemblance que le Baron d'Hilmont avoit avec le Marquis d'Yvrée ſon Pere, lui faiſoit appréhender de paroître aux yeux de l'Empereur; de-ſorte qu'il demeura à Retel. Il obligea Eléonore d'engager ſa foi au Comte de Retelois avant que de partir; & elle obéït ſans réſiſtance, quoique ce ne fût pas ſans deſeſpoir. Ils furent fiancez, & le mariage ſe remit au retour de Mouzon, où elle alla avec la Sœur du Comte de Retelois, & toute la Cour.

Le procédé des deux Monarques fut véritablement héroïque. Leurs Miniſtres vouloient qu'ils s'avançaſſent également chacun dans ſa barque, pour

fût à Mouzon. Elle ſe fit par avance un plaiſir ſingulier de parler de cet Amant avec Matilde, quoique ce ne fût que pour ſe plaindre de lui.

Le Roi & l'Empereur, avec toute leur Cour, étoient logez dans le même Château; de-ſorte qu'Eléonore alla trouver la Comteſſe de Tuſcanelle peu de tems après que l'on y fut arrivé; mais cette Comteſſe s'étant jettée ſur un lit pour ſe remettre de la fatigue du voyage, s'étoit endormie. Ainſi Eléonore paſſa dans la chambre de Matilde, qui ne fut point tout-à-fait contente de l'empreſſement qu'elle lui marquoit. Quoiqu'elle la crût infidéle au Duc de Miſnie, la penſée qu'*il* pourroit la voir chez elle, la chagrina, & elle la reçut avec une eſpéce de froideur dont Eléonore ne s'apperçut point, parce qu'elle étoit trop remplie de ſa tendreſſe.

Matilde ſe plaignit de ſa fuite & de ſon oubli. Eléonore croyoit avoir des plaintes à faire de ce qu'elle n'avoit pas répondu à ſes lettres; mais elles s'éclaircirent. Eléonore lui dit la vérité de tout ce qui lui étoit arrivé. Quoi! vous n'êtes point mariée? s'écria Matilde avec tant de chagrin qu'Eléonore lui en demanda la cauſe. Ne vous en informez pas davantage, lui dit Matilde, je n'ai pas la force de vous l'avouer. Ne me laiſſez point dans l'incertitude où je ſuis, *lui dit* Eléonore avec beaucoup d'émotion. Vous me faites enviſager mille malheurs: je crains d'avoir perdu votre amitié; je n'oſe vous dire tout ce que je crains. Non, ce n'eſt point mon amitié que vous avez perdue, reprit Matilde; mais je puis vous avoir cauſé des maux plus ſenſibles. Achevez, lui dit Eléonore, quand vous m'auriez fait haïr du Duc de Miſnie, & qu'il vous aimeroit, vous ne me donneriez pas une plus grande inquiétude. Matilde ne lui répondit rien, & elles garderent là-deſſus un profond ſilence, qui fut ſuivi d'un torrent

rent de larmes qu'elles verſerent l'une & l'autre.

Il eſt donc vrai, reprit Eléonore, que le Duc de Miſnie m'oublie, & que c'eſt pour vous? Ne me reprochez rien, lui dit Matilde, vous m'avez engagée à l'aimer; & je vous ai ſacrifié mes ſentimens tant que j'ai cru que vous l'aimiez. Je vous y ai engagée? Moi! reprit Eléonore. Oui, continua Matilde, vous me faiſiez inceſſamment remarquer ſon mérite; & pouvoit-on l'admirer tranquillement? Hé! que ne m'avertiſſiez-vous de vos ſentimens? lui dit Eléonore. Je vous faiſois part de tous les miens, & vous gardiez tous les vôtres. Hélas! lui dit Matilde, je ne les connoiſſois point. J'aimois déja le Duc de Miſnie, & je croyois ſeulement le trouver aimable. Je m'imaginois que tous les mouvemens de mon cœur n'étoient que de l'eſtime; & ce qui m'empêchoit le plus de ſoupçonner que je l'aimois, c'eſt que je vous aimois auſſi. Je n'avois point pour vous des ſentimens de Rivale; je vous aimois, vous & votre Amant, enſemble. J'ai eu lieu de penſer que vous l'abandonniez pour le Baron d'Hilmont; il l'a penſé comme moi. Ainſi, lui dit triſtement Eléonore, votre paſſion eſt à préſent mutuelle? Il croit m'aimer, reprit Matilde; mais il ne le croira pas long-tems. Hélas! ajouta-t-elle en regardant Eléonore, qui avoit le viſage couvert de larmes, ce n'eſt point à vous à pleurer. Quand il vous croyoit infidéle, peut-être avoit-il plus de plaiſir à vous regreter avec moi, qu'avec une autre; mais, s'il vous retrouve, il me ſouffrira bien moins qu'une perſonne indifférente. Il connoît ma tendreſſe, il alloit m'épouſer; & s'il ſe voit dans la néceſſité d'être ingrat, à quel point je prévois qu'il le ſera! Ne vous attendez point que je lui apprenne votre innocence, je ne ſaurois le faire. Ayez pitié de moi; du moins la ſincérité que je vous fais paroître, vous doit faire excuſer ma foibleſſe. La plus grande marque d'ami-

tié que je vous puiſſe donner à préſent, c'eſt de me plaindre avec vous, je ne ſuis plus en état de vous ſervir.

On vint avertir que le Duc de Miſnie entroit. Ah! je ſuis perdue s'il vous voit, dit-elle à Eléonore. Ne demeurez point ici, je vous en conjure; donnez-moi cette marque d'amitié. Je ne ſais ce que je vous demande; mais faites-le pour l'amour de moi: je ne puis être témoin d'un éclairciſſement que vous ne différerez pas long-tems.

Eléonore étoit dans le premier mouvement de ſon dépit, qui l'auroit obligée à fuir le Duc de Miſnie, quand on ne l'en auroit pas priée. Elle ſortit; mais elle le rencontra. Ce Duc fut ſurpris de la voir. Il avoit perdu l'eſpérance de la trouver jamais, & il ſe porta naturellement à la regarder avec les mêmes yeux qu'il avoit toujours eus pour elle. Mais il ſe reprocha cette foibleſſe: le chagrin qu'il conſervoit contre Eléonore, en augmenta, & il paſſa comme s'il eût craint de ſe trop arrêter.

Eléonore fut frappée d'une ſurpriſe qui ſuſpendit tous ſes mouvemens. D'abord elle ne conçut pas ſes maux dans toute leur étenduë; mais enfin elle les enviſagea diſtinctement. Elle paſſa aux réflexions, elle ſentit ſa douleur, & c'étoit la plus vive qu'elle eût encore ſentie. Elle ne retrouvoit ſon Amie & ſon Amant, que pour les haïr, & que pour apprendre qu'ils s'aimoient. Sa conſtance n'étoit point à l'épreuve de pareils chagrins. Son devoir l'auroit défendue contre la tendreſſe du Duc; mais il ne pouvoit lui faire ſupporter ſes mépris. Il eſt vrai qu'il la croyoit infidéle; mais elle ne l'étoit pas. Elle n'enviſageoit point les raiſons qu'il penſoit avoir de ſe plaindre d'elle; & elle ne voyoit que celles qu'elle avoit de ſe plaindre de lui.

Le Duc de Miſnie étoit entré chez Matilde dans un deſordre extraordinaire. Il lui demanda avec préci-

cherchoit en vain à démêler le secret de cette affaire.

L'âge du Comte de Retelois justifioit cependant Eléonore auprès de lui. Il regretoit déja d'avoir perdu une occasion de s'éclaircir, & il craignoit de l'avoir obligée à refuser de le voir; mais il sentoit qu'il auroit voulu l'avoir offensée dans cette occasion, & n'en avoir point été offensé. Après tout, il voyoit peu d'apparence qu'elle fût innocente. Il rentroit dans ses premiers transports. Mais il oublioit Matilde; & il avoit une curiosité si violente pour ce qui regardoit Eléonore, qu'il ne pouvoit plus vivre dans l'incertitude où il étoit de ce qu'elle pensoit de lui.

Elle ne voulut point paroître ce jour-là, & elle se renferma dans son appartement, sur le prétexte de la fatigue qu'elle avoit soufferte durant la journée. Le lendemain, on alla la voir. La réputation de sa beauté, & la considération où étoit le Comte de Retelois, attirerent chez elle, non seulement toute la Cour de France, mais aussi une partie de celle de l'Empereur. La Comtesse de Tuscanelle qui ne vouloit point faire connoître qu'elle l'avoit vûe en Allemagne, s'y rendit des premieres pour lui parler en liberté. Matilde n'y put aller, parce qu'elle avoit eu la fiévre toute la *nuit*; mais elle ne laissa pas soupçonner à sa Mère, qu'Eléonore eût part à ce qui avoit pu en être la cause.

Le Duc de Misnie voulut lui rendre visite le dernier, afin d'être seul, s'il se pouvoit, avec elle, & de s'éclaircir entierement de ce qu'il avoit appréhendé. Il arriva lorsque tout le monde fut sorti, & que même la Sœur du Comte de Retelois étoit allée chez la Princesse Adelaïde. D'abord Eléonore crut qu'elle devoit prendre quelque prétexte pour ne le recevoir pas. Son devoir & son dépit s'opposoient à cette entrevûë; mais l'amour vainquit le dépit, & trompa le devoir. Elle pen-

Eléonore fut peu réſervée à le ſatisfaire ſur le paſſé, parce qu'elle avoit à le deſeſpérer pour l'avenir.

Vous connoiſſez ma fidélité, lui dit-elle. Votre douleur & vos larmes m'aſſurent que vous m'aimez; & me voilà dans quelque ſorte de repos. C'eſt le tems que je prens pour vous dire le dernier adieu. J'avois beſoin de toutes mes forces pour cela. Le dernier adieu! s'écria le Duc de Miſnie. Oui, lui dit Eléonore. Que prétendriez-vous? Je ſuis engagée avec le Comte de Retelois, comme vous êtes engagé avec Matilde. Ah! interrompit le Duc de Miſnie d'un ton plein de véhémence, je ne dois rien à Matilde. On m'a ſurpris: j'étois dans un état à ne pas ſentir qu'on m'engageoit; & je vous dois un ſacrifice éclatant, pour réparer toutes les injuſtices que je vous ai faites. Ces ſentimens me font plaiſir, lui dit-elle, je ne le ſaurois nier; mais à quoi ſerviront-ils? Suivez votre deſtinée, puiſqu'il faut que je ſuive la mienne. Ah! lui répondit le Duc, je ne ſaurois conſentir à vous perdre une ſeconde fois. Je vous retrouve plus charmante que jamais; mon repentir augmente encore ma tendreſſe. La mienne augmente par ma douleur, lui dit-elle; mais je me dois vaincre: j'en ai plus à ſouffrir, & vous n'en avez pas plus à eſpérer. Deſobéirois-je à mon Pere? M'arracherois-je au Comte de Retelois, à qui il a de ſi grandes obligations? Et donnerois-je des chagrins à la Ducheſſe de Miſnie & à la Comteſſe de Tuſcanelle, pour les payer de ce que je leur dois.

Hé! ne fait-on rien pour un Amant? lui dit il. Que vous vous réſolvez aiſément à vous ſéparer de moi, & que j'ai eu de peine à me détacher de vous! Suis-je à moi-même, lui dit-elle, pour avoir la liberté de me donner à mon inclination? Puiſqu'il n'eſt pas poſſible que nous ſoyons l'un à l'autre, ne cherchez point à ébranler mon devoir; il réglera

ſa fiévre; de-ſorte qu'Eléonore s'en alla peu de tems après que le Duc de Miſnie fut ſorti. Ces deux amies ſentirent que leur confidence ſe ralentiſſoit: elles avoient chacune leurs maux à pleurer, & ils n'étoient point de nature à être pleurez enſemble.

Le Duc de Miſnie attendoit Eléonore ſur ſon paſſage, & il lui donna la main pour la remettre à ſon appartement. Puis-je croire, lui dit-il, ce que vous venez de dire? Réſervez-vous toute votre pitié pour Matilde, & la méritai-je moins qu'elle? Hélas! lui dit Eléonore, je ſuis encore plus à plaindre que vous ne l'êtes l'un & l'autre. C'en eſt trop en un jour, je ſens que mes réſolutions s'affoibliſſent; & je vais épouſer le Comte de Retelois, pour n'avoir plus à les ſoutenir. Enfin, lui dit ce Duc, vous l'épouſerez donc, & je me ſuis en vain flaté d'être aimé? Vous pouvez vous en flater encore, lui répondit Eléonore, mes combats & mes chagrins en ſont d'aſſez bonnes marques. Hé! ſi vous m'aimiez davantage, interrompit le Duc, vous ne combattriez point; vous rompriez les engagemens que vous avez pris avec le Comte de Retelois. Songez que je ne ſuis plus maître de moi, ſi vous me donnez la douleur de l'épouſer à mes yeux. N'y trouverez-vous point d'impoſſibilité?

J'appréhende, lui dit Eléonore, d'y en trouver à la fin. Tout ce que j'ai déja fait, m'éloigne de mon deſſein. Je répondois tantôt de l'évènement; à préſent je n'en répons pas. Cependant ne vous en rejouïſſez point; peut-être n'en eſt-il que plus près. Quittez-moi, je vous en conjure; votre préſence hâteroit mes réſolutions. Faites-moi voir votre reſpect, & ne m'expoſez point davantage à des combats dont l'iſſuë ne peut être que funeſte pour vous & pour moi.

Le Duc de Miſnie la quitta avec un violent dépit,

Eléonore vint paſſer la nuit auprès d'elle. Ce tems étoit propre à la confiance. Matilde qui la voyoit extrêmement touchée, ne put s'empêcher de lui marquer ſes ſentimens. Eléonore l'aſſuroit qu'elle retourneroit à Retel, ſi-tôt qu'elle la ſauroit hors de péril; mais les promeſſes ne ſuffiſoient plus pour calmer l'eſprit de Matilde. Vous n'en ferez rien, lui dit-elle. Pourquoi le Duc de Miſnie ne vous épouſeroit-il pas, puiſque je vais mourir? Qu'il ſe rejouïra de ma mort! Elle m'afflige, toute malheureuſe que je ſuis; auſſi ſera-t-elle le plus grand de tous mes maux, puiſqu'elle ſervira à la ſeule choſe que j'aie appréhendée en ma vie. Vos larmes me forcent à ce dernier épanchement de cœur, ajouta-t-elle: j'avois réſolu de ne vous faire plus de confidences; les miennes vous ont toujours été fâcheuſes. Conſolez-vous-en, je ne vous en ferai pas davantage. Vous allez être délivrée d'une Amie importune; vous allez être vengée d'une Rivale; vous allez avoir votre Amant; & quand je ſerai morte, vous ne ſongerez pas que j'aie été au monde.

Ces paroles pénétrerent vivement Eléonore. Il ſe fit une révolution ſubite dans ſon eſprit: elle ſe ſentit le courage d'exécuter ce qu'elle avoit projetté. Enfin l'amitié & la reconnoiſſance acheverent dans ce moment de la déterminer ſur une choſe à quoi elle étoit dès long-tems réſolue, mais qu'elle auroit peut-être toujours différée.

Elle embraſſoit Matilde, ſans prononcer un ſeul mot, tant ce qui ſe paſſoit en ſon ame l'occupoit. Enfin elle rompit le ſilence. Ne vous inquiétez plus, lui dit-elle; c'en eſt fait: je pars de Mouzon, & je vais épouſer le Comte de Retelois; vous en ſaurez bien-tôt les nouvelles. Je ſuis au deſeſpoir de vous quitter en l'état où vous êtes; mais ma préſence aigrit vos douleurs. Adieu

quand Eléonore fut partie; mais ce repos qu'elle avoit ſi peu mérité, n'étoit point parfait. Ce n'étoit proprement qu'une inquiétude moins vive, qui faiſoit auſſi que ſon mal n'étoit gueres moins preſſant. Eléonore retourna à Retel. Le Comte la conjura de le rendre enfin heureux. Elle y conſentit; & il fut conclu qu'il l'épouſeroit à deux jours de là.

Le Duc de Miſnie fut bien-tôt ce départ. Il ne tarda gueres à les ſuivre; & il apprit peu de tems après qu'il fut à Retel, que le jour de leur mariage étoit arrêté. La conjoncture preſſoit. Il jugea qu'Eléonore refuſeroit de le voir, s'il le lui faiſoit redemander, & que même cette entrevûë étoit difficile; qu'enfin il ne la feroit pas changer de réſolution, quand il la verroit. Cependant il voulut lui parler, entraîné par ſon deſeſpoir, plutôt que par aucune eſpérance. Ce Duc aiant fait épier le tems qu'Eléonore ſeroit ſeule, le trouva plus aiſément qu'il ne l'avoit prévû. Le mariage du Comte de Retelois ſe devoit célébrer à une de ſes maiſons de campagne qui n'étoit qu'à une lieuë de la Ville, & Eléonore y alla le jour précedent, pour jouïr de ſa douleur avec quelque liberté, au moins ce dernier jour.

Les ſoins du Comte de Retelois, qu'il redoubloit dans la vûë du bonheur qu'il étoit ſur le point d'obtenir, la mettoient dans une peine inſupportable, & lui faiſoient ſentir par avance celle où elle alloit entrer pour toujours. Il lui ſembloit qu'elle n'avoit plus que ce jour à vivre. L'idée du Duc de Miſnie ne la quittoit point; elle ſe le repréſentoit plus aimable & plus amoureux que jamais. Quoiqu'elle ne l'eût pas fait avertir de ſon départ, elle croyoit bien qu'il n'étoit pas loin d'elle. Il lui marquoit la violence de ſon amour, en renonçant à Matilde, malgré toutes les raiſons qu'il avoit de s'attacher à ſa fortune; & dans le tems qu'il n'avoit

preſque

je vais me jetter aux pieds du Comte de Retelois: je vais lui apprendre tous mes malheurs; peut-être aura-t-il moins de dureté que vous n'en avez. Ah Ciel! que voulez-vous faire? reprit-elle. Ne suis-je point assez malheureuse par l'attachement que j'ai pour vous, sans avoir encore à craindre votre emportement? Hé, s'il m'étoit possible de n'être point à un autre, ne savez-vous pas que je n'y aurois point été? Jamais on n'a eu plus d'inclination que j'en ai eue pour vous. Le devoir, l'amitié, la nécessité, m'arrachent à vous, & me jettent dans un autre engagement; mais ils ne m'en consoleront pas, & vous m'occuperez sans cesse. Après cette assurance vous pouvez avertir le Comte de Retelois que je vous aime: je serai contrainte de vous desavouer, & je ne l'en épouserai pas moins; mais vous aurez le plaisir de lui ôter peut-être l'estime qu'il a pour moi, & vous m'ôterez aussi la douceur que j'aurois eue d'être contente de ce que j'aimois, en le regretant toute ma vie. Là-dessus elle se retira, & elle le laissa appuyé contre un arbre, où il demeura long-tems. Il ne voyoit aucun remède à ses maux; se croire aimé d'Eléonore, & avoir de la considération pour elle, n'en étoient pas les moindres.

Il passa la nuit à faire des projets pour empêcher le mariage d'Eléonore; mais ces projets ne se pouvoient exécuter malgré elle, & il en voyoit l'extravagance aussi-tôt qu'il les envisageoit. Les nôces se firent le lendemain; & cet Amant voulant s'assurer de tout son malheur, & voir encore Eléonore, alla se montrer à ses yeux durant qu'on célébroit la cérémonie de son mariage. Il lui jetta un regard qui exprimoit toute sa rage & toute sa tendresse; elle tourna les yeux sur lui d'une maniere languissante & passionnée, & sembla vouloir le dédommager par ses regards, de tout ce qu'elle lui faisoit perdre. Enfin elle les en détourna, parce qu'elle

le

oit donnée à ſes inquiétudes, augmenta ſi conlérablement, qu'on jugea qu'il étoit impoſſible l'elle y réſiſtât. Son imagination lui repréſentoit ns ceſſe le Duc de Miſnie préſent & irrité : elle ccabloit d'injures ; elle lui demandoit pardon. n Pere & ſa Mere étoient à ſes côtez fondant l larmes, elle ne connoiſſoit ni l'un ni l'autre, tout lui paroiſſoit le Duc de Miſnie.

Après quatre jours la fiévre la quitta, parce le ſon corps étoit entierement affoibli. Elle conra le Comte & la Comteſſe de Tuſcanelle de ne int pleurer une mort qui étoit le ſeul remède une paſſion malheureuſe, & de la pardonner au uc de Miſnie en ſa faveur. Elle les pria encore de rler quelquefois d'elle avec lui, s'il ſe pouvoit, de lui dire qu'avant que de mourir, elle avoit ſſé de le haïr. Ils ne lui répondoient que par s pleurs & par des cris. Enfin elle les obligea de laiſſer ſeule, & elle mourut dès la nuit avec oins de chagrin qu'elle n'avoit vécu.

Le Duc de Miſnie étoit parti précipitamment Mouzon pour fuir Matilde, & il retournoit en llemagne pour s'éloigner des lieux où étoit la omteſſe de Retelois. Il y apprit cette mort ſans être ſenſible. Il portoit dans le cœur une douleur nt rien ne le pouvoit diſtraire, & qui l'empêcha ême de ſentir la ruine entiere de ſa fortune, que Comte de Tuſcanelle cauſa.

La Comteſſe de Retelois pleura autant ſon Amie, e ſi elle n'avoit pas été ſa Rivale, & elle vécut ec le Comte comme une perſonne dont la vertu oit parfaite, quoiqu'elle fût toujours malheuſe par la paſſion qu'elle avoit dans le cœur.

FIN.

AVAN.

dans l'appréhenſion qu'il ne me fût arrivé quelque accident ; de-ſorte que ſon attachement & ſa tendreſſe dont elle me donnoit tous les jours de nouvelles marques, redoubloient de plus en plus mon affection. Six années que j'ai paſſé dans ce contentement, peuvent bien être enviées par tout ce qu'il y aura jamais d'Époux. Enfin, Dieu a permis qu'un trait d'ingratitude qui ne pouvoit partir que d'un cœur bas & mal né, ait miné de fond en comble de ſi heureux commencemens.

Il y avoit dans ces Cantons un homme de peu de choſe, mais qui ne laiſſoit pas d'avoir quelque ſorte d'eſprit, & quelque talens qui ſervoient à couvrir beaucoup de mauvaiſes qualitez. Il ſe mêloit un peu de Muſique & de Poëſie: il ſe priſoit beaucoup plus qu'on ne faiſoit dans le lieu qu'il habitoit. Je l'attirai chez moi, pour me tenir compagnie dans la ſolitude où je vivois avant mon mariage : je l'habillai, je lui donnai ma table, & je le traitai avec tant de conſidération & d'égards, qu'il étoit auſſi maître que moi dans ma maiſon. Avant & depuis mon mariage, lorſque j'allois à la chaſſe, il y venoit avec moi, monté ſur un de mes chevaux; & quand il en étoit las, il s'en retournoit avant moi à la maiſon. Il n'en uſa cependant *ainſi*, que depuis que je fus marié, parce qu'alors il étoit en liberté, & avoit le loiſir de cauſer avec ma Femme. Cela pouvoit naturellement me donner quelque ſoupçon ; mais le peu de mérite du perſonnage fit que je n'en pris nulle allarme : il étoit petit, malfait, avoit de vilaines dents; des mains groſſieres; homme ſans manieres, ſans mœurs, & ſans vérité. Quoique je fuſſe fort éloigné de prendre aucun ombrage d'un homme de ce caractere, je ne laiſſai pas cependant, plus par égard pour la bienſéance, que pour aucune autre raiſon, de lui faire entendre qu'il me feroit plaiſir de ne point quitter la

chaſſe.

Myrrha, de qui les Dieux ont endurci les larmes,
Et fait pour t'accabler de redoutables armes.
Tes cris ont attiré ta Mere dans ces lieux.
Vient-elle à ton secours? Non. Que l'Audacieux,
Dit Vénus, éprouve ma rage.
Des filets de Vulcain, des ris malins des Dieux,
Je n'ai pas oublié l'outrage.
Un buisson épineux offre aux yeux de Cypris
De longs bouquets de roses
De leurs boutons à peine écloses.
Elle en arme sa main; elle approche son Fils.
Arrêtez, Déesse irritée,
S'écrie avec transport la Troupe épouvantée;
Lorsque nous respirions le jour,
Le Sort fit nos malheurs, ce n'étoit pas l'Amour.

ODE

L'AMOUR TOUJOURS VAINQUEUR.

CRuelle Mere des Amours!
Toi, que j'ai si long tems servie,
Cesse enfin d'agiter ma vie,
Et laisse en paix mes derniers jours.
Ta tyrannie & tes caprices
Font payer trop cher tes délices;
C'est trop gémir dans ta prison:
Brise les fers qui m'y retiennent,
Et permets que mes vœux obtiennent,
Les fruits tardifs de ma raison.

Déja

Quelquefois la douceur d'un ſonge
Te rend ſenſible à mes tranſports.
Charmes ſecrets, divins tréſors,
N'êtes-vous alors qu'un menſonge?
Une autrefois, avec dédain,
Tu te dérobes ſous ma main:
J'embraſſe une ombre fugitive;
Et te cherchant à mon reveil,
Je hais la clarté qui me prive
Des doux fantômes du ſommeil.

L'ART DE SOUMETTRE LES COEURS.

PRofitez, riante Jeuneſſe,
Du tems de faire votre cour:
Dépêchez-vous, l'heure vous preſſe,
Le tems qui fuit, eſt ſans retour.
Il n'eſt qu'un Printems dans l'année:
La nuit ſuit de près le matin;
Et Flore, dans une journée,
Des Roſes dont elle eſt ornée,
Commence & finit le deſtin.

C'eſt en vain que le Berger chante;
Que ſa flute rend de doux ſons;
Qu'il veut de l'objet qui l'enchante,
Fléchir le cœur par ſes chanſons.

Chan-